



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

VII

ESTEVAN DE VARGAS

Près de onze années avant l'époque à laquelle se passaient toutes ces choses, avait eu lieu l'avènement du cardinal Alphonse Manrique, archevêque de Séville, au poste éminent d'inquisiteur général de Castille. Déjà, depuis longtemps, sous le règne des prédécesseurs de Manrique, la haine des Espagnols contre le saint office avait vivement éclaté en conspirations hardies, en révoltes continuelles, en plaintes véhémentes formulées hautement, et apportées jusqu'au tribunal des papes, dont la lâche complaisance et l'intérêt particulier, aidés de la faiblesse égoïste des rois, restèrent impassibles devant les misères de l'Espagne.

L'inquisition la couvrit impunément de bûchers, dépeupla les villes, stérilisa les campagnes en les privant des bras qui les cultivaient, et d'un pays riche, chevaleresque, amant des arts, de la liberté, de la gloire, fit une vaste catacombe où l'aspect des morts épouvantait les vivants, une arène honteuse où l'on tombait sans combattre, où la main infamante du bourreau jetait la flétrissure au front des plus purs, sur un signe de ce hideux despote qui portait une couronne de flammes et un sceptre de fer.

Mais pendant que la lâche politique des rois laissait ainsi décimer ce beau royaume, de nobles Espagnols, des cœurs pleins de sève, brûlant de l'amour de la liberté, protestaient hautement, au péril de leur vie, contre les iniquités du tribunal de l'inquisition ¹.

Au nombre de ces héroïques défenseurs des droits de l'humanité se trouvaient de nobles Castillans, de savants et saints évêques, et même des membres du conseil de Castille. L'Espagne était alors en état d'insurrection permanente; mais cette généreuse croisade contre l'inquisition n'étant pas soutenue par les rois, et ne pouvant l'être efficacement par le peuple courbé sous le joug du fanatisme, et trop ignorant alors pour comprendre sa véritable force, demeurait impuissante à détruire l'hydre dévoratrice. Tout se bornait à quelques

¹ On croit généralement que l'Espagne a subi patiemment et lâchement le joug du despotisme et de l'inquisition; c'est une erreur. Les Espagnols n'ont jamais cessé de lutter pour leur liberté politique et pour leur liberté religieuse. Depuis le commencement du quinzième siècle, les communes et les cortès ont toujours protesté avec énergie contre le despotisme hypocrite ou stupide des rois, et contre l'avarice insatiable des moines et de Rome. Padilla, Perlier, le grand justicier d'Aragon, et des milliers d'autres courageux défenseurs des droits de l'humanité, ont payé de leur sang les efforts qu'ils ont faits pour délivrer l'Espagne du despotisme royal. Jeanne Bohorques, Marie de Bourgogne, surnommée la mère des pauvres, Rodriguez de Valero et bien d'autres chrétiens selon Jésus-Christ, ont été les martyrs dont le sang a fécondé la religion de l'Évangile, et marqué au front d'un stigmate d'infamie les superbes bourreaux qui osaient s'appeler prêtres d'un Dieu de paix.

Et qu'on ne dise pas que tous ceux qui ont été poursuivis par l'inquisition étaient des hérétiques. Jean d'Avila, saint Jean de Dieu, sainte Thérèse, saint Jean de la Cruz, frère Luis de Léon, frère Luis de Gronade, Mariana, c'est à dire des hommes que Rome elle-même s'est vue contrainte de proclamer saints, et ceux dont le talent a rempli l'Europe, ont aussi souffert les persécutions de ce tribunal odieux, qu'on eût pu appeler encurusale de l'enfer, et ont constamment lutté de leur éloquentes paroles contre ce pouvoir inique, contraire à toutes les lois de Dieu et des hommes. (Notes-verbales de l'Inquisition, et Histoire générale d'Espagne, par Mariana.)

mesures inefficaces, à de fallacieux sévices obtenus à grand-peine contre quelques inquisiteurs trop audacieux. Ainsi, vingt-six ans auparavant, Philippe I^{er} avait suspendu de ses fonctions le grand inquisiteur Deza et son ami l'inquisiteur de Cordoue, Lucero, dont l'horrible cruauté déclarait presque tous les accusés, qu'ils avouassent ou non, coupables de réticence, et les faisait ainsi condamner comme faux pénitents ¹.

Parmi les seigneurs espagnols hostiles à l'inquisition, le jeune Estevan de Vargas s'était fait remarquer par l'apreté de son indignation. Il descendait d'une de ces illustres familles maures qui, dès avant la conquête de Grenade, avaient volontairement embrassé le christianisme ².

Jeune, ardent, passionné, Estevan possédait cette beauté mâle et poétique qui accuse plus encore l'énergie de l'intelligence que la force du corps. Son teint brun, d'une finesse extrême, avait ces tons dorés dont la vague transparence laisse à peine deviner, sous le réseau délié des veines, la circulation rapide d'un sang riche et ardent.

Son œil noir, doux et calme d'ordinaire, étincelait au moindre mouvement de l'âme. Il avait cette taille élevée, souple et gracieuse, qui était l'apanage des belles races maures, et sur son front pâle des cheveux noirs et brillants projetaient leur ombre épaisse et couronnaient cette belle tête, faite pour porter une couronne d'or, ou plutôt de laurier; car Estevan avait la poésie qui charme, l'éloquence qui persuade et entraîne, et sa philosophie puissante était digne du maître qu'il avait suivi.

Estevan s'était nourri de l'Évangile.

Sans donner dans aucune secte particulière, sans adopter les doctrines de Luther ou de Mélancton, sans devenir anabaptiste ou illuminé (*alumbrado*), excès qui tous lui semblaient également absurdes, Estevan avait réglé sa vie sur la pure morale du Christ: sa philosophie était la charité, la charité excessive, la charité quand même; ses pratiques, la charité, toujours, sous toutes les formes. Son culte, Dieu, Dieu grand et pur, Dieu détaché de toutes les passions humaines, Dieu source de la vie, prodiguant à l'homme des biens sans mesure, et n'exigeant en retour qu'un amour semblable au sien, indulgent aux mauvais et secourable à tous, et pour toute glorification, une vie pure, aimante et dévouée.

¹ Lorsqu'une des victimes de l'inquisition avait tout ce qu'on voulait et se soumettait à toutes les pénitences et à toutes les humiliations qu'on exigeait d'elle, le tribunal était bien forcé de la relaxer et de se contenter de quelque grosse amende, aux termes des lois inquisitoriales elles-mêmes. Le génie destructeur et avide de Deza et de Lucero trouva le moyen de ne pas se contenter de si peu, en accusant ceux qui leur échappaient ainsi d'avoir fait des aveux sans sincérité, et en les déclarant faux pénitents. Les faux pénitents étaient brûlés ou condamnés à un emprisonnement perpétuel, et tous leurs biens confisqués. (*Histoire de l'inquisition, règne de Deza*).

² Quelque temps avant la prise de Grenade par Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, c'est à dire vers l'an de grâce 1493, un grand nombre de chevaliers des tribus des Abencerrages, Gomelès et Gazuls, exaspérés par les cruautés de Mulei Hassan et fatigués de la faiblesse de Boabdil, quittèrent la ville maure, allèrent trouver les rois catholiques et embrassèrent la religion chrétienne. Les rois catholiques assurèrent par des lois spéciales de grands privilèges à ces chevaliers et leur accordèrent de grandes faveurs. A leur tour, les nouveaux chrétiens rendirent d'éminents services à la couronne de Castille en combattant vaillamment pour la cause de l'Espagne et pour celle du catholicisme, qu'ils avaient embrassé de bonne foi. (*Histoire des guerres civiles de Grenade*, par Gines de Hita.) Sous Deza et depuis lui, les descendants de ces chevaliers, c'est à dire la fleur des chevaliers andalous, furent désignés par l'épithète de *marranos*, *pourceux*, et poursuivis comme rebelles... Quelques mots expliqueront cette persécution. Les descendants des chevaliers maures convertis au temps des rois catholiques, étaient tous fort riches, et l'inquisition a toujours beaucoup aimé les richesses.

Tout le reste n'était, aux yeux d'Estevan, que des jouets plus ou moins frivoles, ou des moyens honteux et coupables.

La sublimité de son âme, la profondeur de ses convictions, l'éloquence de sa parole, donnaient au jeune philosophe cette puissance de fascination qui entraîne les masses. A sa voix, le peuple exalté se fût soulevé comme par magie, et eût fait trembler le redoutable tribunal. Son père, membre du conseil de Castille en 1502, avait, par sa courageuse opposition, favorisé l'établissement de cette junta connue sous le nom de *Congrégation catholique* ¹, appelée à réprimer les excès, à réparer les injustices de l'indigne Lucero ² contre les habitants de Cordoue. Malheureusement, cette mesure tardive et incomplète ne fut qu'une trêve fallacieuse accordée aux Espagnols par l'inquisition, hydre monstrueuse dont les têtes renaissent toujours après avoir été coupées.

Le jeune Vargas, devenu un homme, avait à lutter contre les mêmes abus, et peut-être contre de plus grands encore.

Quel empire un homme tel qu'Estevan n'avait-il pas dû prendre sur une âme comme celle de Dolores !

L'amour pur, l'amour complet ne naît pas dans les âmes vulgaires ; l'amour d'un être fort pour un être médiocre n'est pas non plus de l'amour vrai, il devient alors erreur ou faiblesse. Mais cette fusion parfaite de deux âmes, qui les

¹ Pendant le règne de l'inquisiteur général Deza et de son protégé l'inquisiteur de Cordoue Lucero, les cruautés, ou, pour mieux dire, les iniquités du saint office, exaspérèrent si fort les Espagnols, que, de toutes parts, s'élevèrent des voix éloqu岸tes contre ces hommes qui, sous le nom de défenseurs de la foi, eussent fait douter de la foi les apôtres eux-mêmes. Deza, après avoir été suspendu de ses fonctions par Philippe I^{er}, reprit son poste à la mort de ce prince arrivée en 1506, dans le quatrième mois de son règne, et aussitôt il cassa tout ce qu'avait fait le conseil de la Suprême, et réinstalla Lucero dans ses fonctions. Dès lors commença une persécution atroce contre le saint évêque de Grenade, Ferdinand de Talavera, et contre le sage Antonio de Nebrija, ce dernier, dénoncé au saint office pour avoir découvert et corrigé plusieurs erreurs qui s'étaient glissées dans le texte latin de la *Vulgate*. Ces persécutions, jointes aux cruautés de Lucero, fatiguèrent les Andalous, qui se soulevèrent, forcèrent les prisons du saint office, et en firent sortir les détenus dont le nombre était incalculable. Le fiscal, le greffier du tribunal de l'inquisition et plusieurs employés subalternes furent arrêtés à Cordoue, et Lucero ne dut son salut qu'à une prompté fuite. Ces événements, joints à l'arrivée en Espagne de Ferdinand V, régent du royaume, inspirèrent tant de terreur à Deza, qu'il renonça de lui-même à son emploi après avoir fait brûler vives deux mille cinq cent quatre-vingt-douze personnes et l'effigie de huit cent vingt-neuf autres, et avoir condamné à l'emprisonnement perpétuel ou aux galères, avec confiscation de leurs biens, trente-deux mille neuf cent cinquante-deux accusés.

Ce fut pour connaître des procès des nombreuses personnes arrêtées à l'occasion de ces troubles, que l'inquisiteur Cisneros, successeur de Deza, plus politique et non moins cruel que son prédécesseur, sollicita et obtint du roi la permission de former une junta composée de vingt-deux personnes des plus marquantes du royaume, pour terminer convenablement les procès intentés aux habitants de Cordoue par l'inquisiteur Lucero. Cette junta, qui prit le nom de *Congrégation catholique*, tint sa première assemblée à Burgos en 1508. Après un travail de plusieurs mois, la junta déclara : 1^o que les témoins entendus par Lucero dans l'affaire de Cordoue étaient indignes de foi ; 2^o que tous les accusés qui se trouvaient dans les prisons étaient innocents et devaient être immédiatement mis en liberté ; 3^o que la mémoire de ceux qui avaient été brûlés serait réhabilitée ; enfin que les maisons rasées par ordre de Lucero et de Deza devaient être reconstruites aux frais du trésor. Cette décision de la Congrégation catholique reçut son entière exécution après avoir été solennellement publiée à Valladolid au milieu des applaudissements du peuple, qui croyait voir enfin brisé le joug de l'inquisition. Pauvre peuple ! dans sa loyauté il ignorait que l'inquisition, en lui accordant une trêve fallacieuse, se réservait de le mieux frapper à l'avenir, après l'avoir bien enveloppé dans l'immense réseau de ces ruses sans nom que le clergé a toujours su employer pour agrandir sa puissance temporelle. (*Histoire de l'inquisition.*)

² Lucero avait reçu des Espagnols l'épithète de *ténébreux*. Lucero, en espagnol, signifie étoile brillante.

fait vivre de la même vie, souffrir des mêmes tourments, qui unit les désirs et les volontés de telle sorte qu'il semble qu'il n'existe plus qu'un seul être en deux individus, cet amour-là se forme seulement dans les âmes sœurs, paires, liées par une affinité parfaite.

Forté par essence, douée de cette candeur sublime, idolâtre du vrai, qui rejette avec horreur toute maxime fautive ou lâche, toute action entachée de dissimulation ou de mensonge, Dolores avait en Estevan cette foi aveugle qui naît d'une admiration profonde. L'élevation de leur âme, les cruelles péripéties de leur existence, encore si jeune, leurs tendances religieusement philosophiques et l'entière pureté de leur cœur, avaient, pour ainsi dire, spiritualisé leur amour.



Estevan et Dolores chez l'apôtre.

Fiancés l'un à l'autre par la volonté de leurs parents, ils sentaient que leur union ne dépendait pas du consentement des hommes ; que déjà, par une convention tacite et inviolable, leurs âmes étaient fiancées l'une à l'autre et que la mort même ne pourrait les séparer. Aussi leur amour était-il paisible en apparence ; ils attendaient avec joie, mais sans trouble et sans impatience, l'époque qui rendrait leur union parfaite aux yeux du monde. Ils sentaient que cette consécration pouvait ajouter à leur bonheur ; mais ce bonheur, ils l'attendaient calmes : tant l'esprit en eux dominait la matière.

Pendant la journée que Dolores avait passée dans la demeure de l'apôtre, elle lui avait naïvement raconté sa vie, son enfance pieuse, sa jeunesse pure et éclairée, son amour pour le noble Estevan.

Et l'apôtre, homme au cœur chaleureux, rempli d'indulgence, en qui, peut-être, le souvenir mystérieux d'un chaste amour brisé par la main des hommes ou par celle de la mort, avait seulement changé de nom et s'appelait maintenant charité; l'apôtre, ému de ce touchant aveu, n'avait point hésité à dire au jeune homme :

— Entre chez moi avec ta fiancée; l'amour pur n'offense pas le Dieu du ciel, il est un hommage rendu à sa toute-puissance.

Et lorsqu'ils furent réunis tous trois dans cette humble demeure, dont les blanches parois n'avaient d'autre ornement que l'image de celui qui mourut sur le Calvaire :

— Mes enfants, dit le religieux, bénissez Dieu, qui vous frappe; les persécutions des méchants sont autant de couronnes pour l'autre vie. Bienheureux sont ceux qui passent sur la terre en priant et en pleurant!

— Mon père, répliqua le jeune homme, vos paroles sont saintes et consolantes, et j'ai jure comme vous la main qui s'appesantit sur nous; mais nous autres jeunes hommes à la vie forte et pleine de sève; nous, chevaliers espagnols, dont les pères ont toujours loyalement servi la religion chrétienne ou l'ont volontairement embrassée avec foi et conviction; nous, fidèles observateurs de la loi du Christ, cette loi d'amour et d'indulgence, pourrions-nous, sans être lâches, supporter le joug d'un pouvoir inique qui, au nom de Dieu, brave impunément toutes les lois divines et humaines? La révolte contre lui n'est-elle pas un devoir?

L'apôtre resta quelques instants sans répondre: il semblait réfléchir profondément.

— Mon fils, dit-il enfin, je crois que le pouvoir inquisitorial est un abus qu'il faut combattre avec le glaive de la parole, avec la logique, avec la vérité, et non avec l'insurrection, fille de la colère et de la haine, et partant aveugle, passionnée, sans règle, sans frein, sans mesure: allant toujours trop loin ou pas assez; verre d'eau jeté sur un immense incendie, qui, au lieu de l'éteindre, irrite la fureur de la flamme.

— Oui! fit Estevan avec un mouvement énergique; mais à la bouche éloquente on met un bâillon; on étouffe la vérité sous les verrous, et la logique... O mon père! vous savez assez combien ils sont habiles à la combattre. Le sombre génie de l'inquisition l'étouffe sous les nœuds déliés de subtilités de tout genre, ou sous l'étreinte de fer de l'absolutisme; ils tuent tout avec cette phrase: « Au nom de Dieu », et le peuple ignorant courbe la tête. Il a peur de devenir sacrilège en se révoltant.

— Le peuple souffre, dit l'apôtre; car dans tous les temps, sa force, à lui, est la résignation: lorsque, trop fatigué du joug, il se révolte et le secoue à terre, à quoi cela lui sert-il? à changer de maître, voilà tout. Son sang et ses efforts ne servent qu'aux puissants, aux chefs de la révolte; quant à lui, il reste souffrant et esclave.

— Mon père, dit Estevan d'une voix grave, quand les chefs sont purs, le peuple est heureux; le malheur n'est pas dans l'obéissance, il est dans la haine pour celui qui commande.

— Sans doute, répondit l'apôtre; car celui qui est digne de commander se fait volontairement le frère et l'égal de ceux qui lui obéissent: il ne leur reste supérieur que par l'intelligence... C'est le pilote qui tient le gouvernail pour assurer le salut de l'équipage.

— Mon père, interrompit la jeune fille, qu'ont de commun un chef qui gou-

verne par droit ou par choix, et ce pouvoir barbare qui, au nom de Dieu, dépeuple l'Espagne et la couvre d'un linceul funèbre?

— Dolores! répliqua vivement Estevan, si celui qui gouverne était un bon pasteur, il ne laisserait pas tondre ses brebis par d'avidés spéculateurs qui enfoncent les ciseaux jusque sous la chair, pour avoir la laine et le sang des troupeaux. La tolérance du roi pour l'inquisition n'est que le calcul d'une politique avaricieuse. C'est l'amour de l'or qui couvre le royaume de bûchers.

L'apôtre leva les yeux au ciel, et deux larmes saintes glissèrent le long de ses joues pâles.

— Mon fils, dit-il, Dieu éclairera les rois sur leurs véritables intérêts et touchera leur cœur d'une compassion efficace. La voix des prédicateurs de l'Évangile finira par être entendue; plusieurs d'entre eux, avec un courage héroïque, un courage aussi grand que celui qui arme la main d'une épée, s'élèvent en chaire contre les erreurs du fanatisme, et, au péril de leur vie, prêchent la doctrine de Jésus-Christ dans sa pureté et sa simplicité premières. Espérons en eux, mon fils; la force de la conviction est plus puissante que celle des armes, et le jour du triomphe pour les vrais chrétiens n'est peut-être pas éloigné.

— Mon père, dit Estevan, vous nous recommandez la patience et la résignation, et pourtant je vous ai entendu, dans nos églises, élever votre voix éloquente contre les scribes et les pharisiens de nos jours; car, je ne me trompe pas, poursuivit-il en considérant avec admiration la noble physionomie de l'apôtre; vous êtes un de ces courageux athlètes qui, jusque sous la hache des bourreaux, luttent de la parole et du geste contre les disciples de Dominique de Gusman, ce moine fanatique dont la cour de Rome a fait un saint.

— Je suis le plus humble des serviteurs de Dieu, répondit le moine avec une humilité vraie, et quant à la couronne des saints, Dieu seul la donne, qui lit au fond des cœurs.

— Mon père, demanda Estevan, seriez-vous partisan de la doctrine de cet illustre réformateur appelé Luther, qui a converti à sa nouvelle doctrine tant de savants docteurs en théologie, des princes et même des évêques?

— Je suis chrétien, répondit le religieux; toute controverse me semble un sacrilège envers cette loi si simple, si humble et si douce que nous a apportée Jésus. À force de dogmatiser, mon fils, on se perd dans d'incompréhensibles ténèbres, et la foi, la charité, qui sont la base de notre culte, s'attiédisent ou se dénaturent; car toute désunion entraîne avec elle de l'aigreur ou du doute. La religion chrétienne est si simple! pourquoi la hérissier de difficultés de toute sorte? pourquoi, surtout, la mettre au service des passions humaines?

— Mon père, dit Estevan, votre religion est la mienne et celle de Dolores; voilà pourquoi on nous regarde comme des hérétiques.

— Le Christ aussi fut condamné comme impie et comme blasphémateur. De quoi vous plaignez-vous, mon fils? Il est beau de souffrir pour sa doctrine.

Dolores écoutait avec ravissement ces deux hommes d'une foi si pure, et la crainte de l'inquisition, qui l'avait tant tourmentée, s'éffaçait devant ces sublimes pensées qui fortifiaient son courage.

Ils passèrent ainsi cette nuit cruelle qui avait amené, pour les jeunes fiancés, de si déplorables changements dans leur destinée. L'apôtre les consolait ou priait avec eux, et, en leur inspirant la résignation, donnait plus de force à leur espérance.

Le besoin de sommeil ne s'était pas fait sentir: quand l'âme est vivement

excitée, elle domine le corps, qui alors lui obéit en esclave, et cet empiétement de l'esprit sur les besoins physiques semble augmenter encore la force et la lucidité de l'intelligence.

Une fièvre généreuse circulait dans les veines de la jeune fille; elle eût en ce moment souffert le martyre avec joie, si sa mort eût pu sauver ses frères, rendre le calme et la liberté à l'Espagne.

Vers le matin, une lueur blafarde mêlait déjà ses tons vagues à la clarté limpide de la lampe qui brûlait dans la chambre; on frappa doucement à la porte.

Estevan et Dolores tressaillirent involontairement.

— Ne craignez rien, dit l'apôtre, c'est sans doute un de nos amis.

Il ouvrit.

Un jeune moine, revêtu d'un froc d'étamine noire serrée à la taille par un cordon blanc, se jeta dans les bras de l'apôtre, et, posant sa tête sur son sein :

— C'est ton fils, dit-il, qui a besoin de toi.

— Sois le bienvenu, dit l'apôtre en le baisant au front comme eût fait une mère; parle, mon fils, et dis-moi ce qui t'amène.

Le jeune moine s'assit.

— Parle, mon fils, répéta l'apôtre en montrant les fiancés; ce sont deux frères, deux amis; parle, que veux-tu ?

— Mon père, dit le jeune moine, j'ai voulu mettre en pratique les leçons que tu m'as données; j'ai songé, comme toi, que ce n'est point assez de la prédication, et qu'au soin des âmes il fallait ajouter celui du corps. Aidé des dons de quelques âmes pieuses, et grâce au sublime renoncement de quelques jeunes hommes illustres dont l'âme chaleureuse et pleine d'amour n'a trouvé que du vide aux joies de la terre, j'ai formé un corps assez nombreux, animé du seul désir d'être utile à ses semblables et de secourir leurs misères. Par nos soins, un hospice vient d'être élevé à Cadix¹, destiné à recueillir des membres souffrants de Jésus-Christ. Nous les soignerons de nos mains, et nous tâcherons, en guérissant le corps, de panser aussi les blessures de l'âme.

— Tu as eu là une sainte pensée, dit l'apôtre; la vie est belle quand elle a un si noble but.

— Mon cher maître, poursuivit le jeune moine, une seule chose m'embarasse. Les douleurs de l'humanité sont si nombreuses et si variées! quelle espèce de misères chercherons-nous à soulager ?

— Mon fils, répondit l'apôtre, parmi les membres souffrants de Jésus-Christ, il en est dont les maux, loin d'être un objet de pitié pour leurs semblables, deviennent au contraire un sujet de haine et de mépris; la société entière les repousse, et, loin d'affaiblir et de soulager leurs souffrances corporelles, elle ajoute encore à ces douleurs les douleurs morales plus cruelles mille fois. Ce sont ceux-là qu'il faut plaindre, ceux-là qu'il faut recueillir et consoler².

— O mon père! s'écria le disciple, la sagesse est en vous, et la charité parle par votre bouche. Vous avez fixé mes incertitudes.

Oui, parmi les infortunés, nous choisirons les plus souffrants, tous ceux-là que personne n'ose approcher, et nous leur apporterons d'autant plus de consolations et de joie, qu'ils sont plus délaissés et plus désespérés. Merci, mon

¹ Hospice fondé par saint Jean-de-Dieu vers le milieu du seizième siècle, pour le traitement de la lèpre et de cette cruelle maladie importée en Europe par les compagnons de Christophe Colomb.

² Lettres de saint Jean d'Avila à saint Jean-de-Dieu, son disciple.

saint maître; nos pauvres malades vous béniront, car c'est vous qui êtes leur père¹.

Puis ils causèrent encore longuement, quoiqu'ils eussent passé la nuit sans sommeil: la ferveur qui les animait les rendait peu sensibles aux fatigues corporelles. Le jeune moine soumit à celui dont il était le disciple les statuts de l'ordre qu'il voulait fonder; ils en discutèrent ensemble la sagesse, le nombre, l'utilité, et les deux jeunes fiancés tirèrent de leur entretien cette conclusion juste et vraie, que toute la pratique de la religion chrétienne consiste dans ce seul précepte :

« Aimez-vous les uns les autres. »

Ainsi fut fondé cet ordre célèbre, qui existe encore de nos jours sous le nom



11110, que veux-tu ?

des Hospitaliers de Saint-Jean; car le jeune moine n'était autre que ce grand prédicateur connu depuis sous le nom de saint Jean-de-Dieu. Cette fois, au moins, Rome fit justice en lui accordant la couronne des saints que lui avait depuis longtemps décernée l'Espagne.

La cloche du matin sonna l'Angelus.

¹ Saint Jean-de-Dieu a consacré soixante ans de sa vie à soulager l'humanité souffrante. C'est lui et ses disciples qui ont découvert la plupart des spécifiques employés encore aujourd'hui dans le traitement des maladies qu'ils s'appliquaient à guérir. Avant de mourir, saint Jean-de-Dieu dota l'Espagne de plus de soixante hôpitaux, tous desservis par des religieux de son ordre. Pourquoi tous les moines n'ont-ils pas su attirer sur eux les bénédictions des peuples comme les frères hospitaliers?...

Dolores et son fiancé s'unirent aux deux religieux dans cette prière matinale. Le jour allait paraître.

— Mes enfants, dit l'apôtre, il faut vous dire adieu. Ce matin, je conduirai cette jeune fille dans le cloître pour y attendre la volonté du ciel. Quant à vous, jeune homme, vous savez ma retraite : je vous répète ce que j'ai dit hier à votre fiancée : « Elle est toujours ouverte à ceux qui pleurent. »

Dolores leva vers le ciel un regard empreint d'une résignation douloureuse. Estevan ne parla pas ; la pâleur de son visage trahit seule les combats de son âme. Il pressa avec force la main de sa fiancée, tendit l'autre à l'apôtre qui les regardait avec une tendre compassion, et s'enfuit en prononçant le seul mot ;

— Courage !

Une larme unique glissa sur la joue pâle de la fille du gouverneur. L'apôtre sortit avec son disciple bien-aimé.

Il revint au bout de quelques minutes : il avait renoué ses sandales, et sa main droite s'appuyait sur un bâton de hêtre.

Dolores était agenouillée devant l'image du Sauveur. A l'approche du moine, elle tourna la tête vers lui : le voyant prêt à partir, elle se releva brusquement, et étouffant un soupir douloureux qui gonflait sa poitrine :

— Mon père, dit-elle, je suis prête à vous suivre



VIII

MANOFINA

La fille du gouverneur est restée sous la garde de son saint conducteur. Revenons à Manofina, que nous avons laissé sous l'impression d'une conversion nouvelle.

Le bravo reprit lentement avec sa campagne le chemin de la Garduna. Leur trajet fut silencieux ; seulement, par intervalles, Manofina pressait avec ardeur le bras de la serena qui s'appuyait sur le sien, et, par cette étreinte muette, cherchait à s'affermir dans la résolution qu'il avait prise.

Ils arrivèrent ainsi aux ruines qui servaient d'avenue à l'étrange demeure de Mandamiento.

Une faible lueur éclairait l'intérieur de la salle qui, à cette heure, était presque déserte. Aucun des membres de la confrérie n'était encore revenu de ses expéditions nocturnes. Seul, le maître attendait, assis sur un débris de colonne tronquée, en comptant, d'un œil avide, une poignée de doubloons. Ça et là, quelques vieilles coberteras avaient étendu leur tablier sur le sol, et dormaient, sur ce mince matelas, d'un sommeil profond et tranquille.

Averti par le bruit des pas du jeune couple qui s'avancé dans l'ombre, le maître releva brusquement la tête, et apercevant le bravo, il s'écria d'un air joyeux :

— Eh ! c'est Manofina ; toujours le premier à la besogne. Don Estevan de Vargas ?...

— Se porte aussi bien que vous et moi, répondit le guapo d'une voix sombre.

— Par saint Jacques ! s'écria Mandamiento, les sorciers auraient-ils brisé la lame de ton poignard dans le fourreau, mon brave ; ou bien don Estevan posséderait-il un talisman qui le met à l'abri de l'acier ?

— Ni l'un ni l'autre, maître. Je suis venu pour vous dire que je suis las d'obscurcir, et que je ne fais plus partie de la confrérie. Voici l'argent qu'on m'avait donné.

Et il jeta une bourse aux pieds de l'irrité Mandamiento.

— Mille démons ! s'écria le maître ; est-ce toi qui parles, Manofina, ou l'esprit malin qui a pris ta forme pour m'abuser et te faire du tort ?

— C'est bien moi en chair et en os, maître, répliqua le guapo, moi qui viens prendre congé de vous, et vous remercier de la protection toute particulière dont vous m'avez honoré.

Mandamiento fronça le sourcil ; il se tourna vers la serena, qui se tenait derrière le bravo, l'air humble et les yeux baissés.

— Et toi, Culevrina ! fit le maître, veux-tu aussi renoncer aux agréments et aux bénéfices du métier, pour suivre ce fou qui n'aura plus d'autre pain à te donner que la méchante melopia¹ des moines ?

¹ *Melopia*. C'est ainsi qu'on appelle en Espagne la soupe ou, pour mieux dire, l'ignoble ragoût que les moines distribuaient aux nombreux mendiants dont le pays était rempli, grâce au fanatisme et à la cruauté de l'inquisition. Le mot *melopia* est une corruption du mot *mezlopia*, mé-

— J'y renonce, répondit la jeune femme en se rapprochant de celui qu'elle aimait.

— Race de fous ! murmura le maître.

Manofina ne répondit pas.

Mandamiento s'étant levé brusquement de son siège de pierre, se mit à marcher à grands pas dans la salle, en murmurant des paroles inintelligibles.

C'était l'heure où rentraient d'ordinaire les membres de la confrérie ; ils venaient rendre compte au capataz du résultat de leurs missions respectives. Peu à peu l'enceinte se remplit de monde ; le maître, toujours absorbé, n'avait encore regardé ni questionné personne.

Enfin la chambrée fut complète : il ne restait plus à venir que quelques chavatos attardés, personnages de peu d'importance. Tous les gros bonnets de l'ordre étaient réunis, et remarquant que Mandamiento, absorbe dans ses idées chagrines, ne songeait pas plus à eux que s'ils eussent été de l'autre monde. Cuerpo de Hierro prit sur lui de s'approcher du chef, et le tirant doucement par la manche de sa chemise :

— Maître, dit-il, tous les enfants ont rempli leur mandat.

— Non pas tous, s'écria le maître, en jetant un sombre regard sur Manofina qui se tenait à l'écart à côté de la serena.

Tous les yeux se dirigèrent vers le guapo apostat.

Manofina ne baissa pas les yeux, il regarda ses anciens compagnons d'un air parfaitement calme et ne répondit pas.

— Qu'est-ce à dire ? s'écrièrent les autres ; est-ce cela est possible, maître ?

— Oui, reprit Mandamiento d'une voix ridiculement solennelle ; un garduno a failli à son mandat ; la société perd d'un coup deux de ses plus braves soutiens, et cette lâche défection entraîne pour nous de grands malheurs.

Oui, poursuivit le maître en désignant par un geste Manofina et sa compagne qui semblaient impassibles, l'ordre perd en eux deux de ses meilleurs enfants ; mais il perd plus que cela encore, il perd sa réputation de probité, sa renommée jusqu'ici sans tache, acquise par de longs et périlleux services¹. Que diront les nobles seigneurs ? que diront les belles dames ? que dira surtout le clergé, notre meilleure clientèle ? que diront les dominicains, qui ont rempli nos coffres de doublons² ? Nous allons passer dans tout le royaume de l'Andalousie pour de misérables escrocs qui prennent de l'argent pour obscurcir et qui n'obscurcissent pas. On nous comparera aux alguazils qu'on solde pour arrêter les voleurs et qui n'arrêtent que les honnêtes gens, ou à ces moines sans foi qui se font payer dix fois une messe dont ils ne disent pas la moitié.

Comprenez-vous, frères, continua le maître en s'animant progressive-

l'ange, dérivé du verbe *mezclar*, mêler. L'auteur, dans son seizième chapitre, donnera des détails exacts et malheureusement trop vrais sur cette charité monacale.

¹ On se ferait difficilement une juste idée du fanatisme que les malfaiteurs espagnols mettent à l'accomplissement de leurs promesses. Ils croiraient se rendre fort coupables et se déshonorer à tout jamais si, après avoir reçu de l'argent pour commettre un meurtre, ils manquaient à leur engagement. Ils ont, si l'on peut s'exprimer ainsi, la probité du crime, tant la loyauté a de racines profondes dans le cœur de ce peuple si horriblement dénaturé par un mauvais système politique, asservi aux insatiables exigences de Rome et à l'incroyable cruauté de l'inquisition.

² Que diront les dominicains, qui ont rempli nos coffres de doublons ?... Pour comprendre toute la portée de cette exclamation du chef de la Garduna, le lecteur n'a qu'à relire la note 1, page 23.

ment au bruit de ses propres paroles ; comprenez-vous dans quelle colère va entrer le grand inquisiteur, lorsqu'il saura qu'un obscurcissement par lui commandé n'a pas été accompli ? Et monseigneur l'archevêque ne dira-t-il pas aussi que nous sommes des lâches et des voleurs ? Et nous perdrons la protection de don Pedro Peladeras y Martinez y Cabrera el Colmilludo¹, protecteur de notre ordre et lanternier du roi notre seigneur don Carlos, que Dieu garde ! O Manofina ! Manofina ! fais un retour sur toi-même, et répare un moment de faiblesse.

L'assemblée avait écouté cet étrange discours dans une stupéfaction profonde.

Dès que Mandamiento eut cessé de parler, quelques fuyelles hypocrites s'ap-



Voki l'argent
qu'on n'avait donné.

prochèrent de Manofina :

— Frère, lui dirent-ils, il n'est pas possible que tu nous abandonnes, n'est-ce pas ?

— C'est fait, répondit le brave d'un ton bref.

D'un autre côté, deux coberteras, des plus vieilles et des plus repoussantes,

¹ El Colmilludo, le Dentu ; il y avait en effet, à cette époque, un employé à la cour dont les fonctions tenaient le milieu entre celles de complaisant du roi et surtout des grands seigneurs de la cour, et celles de bouffon, ou pour mieux dire il cumulait ces deux emplois. Les Sévillans prétendent encore aujourd'hui que le Dentu était le chef de la Garduna ; et quand ils veulent exagérer l'habileté ou la scélératesse d'un bandit, ils disent : *Es mas ladron y mas malo que el Colmilludo*, il est plus volcur et plus méchant que le Dentu.

s'étaient approchées de la serena, et par des paroles mielleuses, des flatteries empoisonnées, cherchaient à la ramener à sa vocation première.

— C'est inutile, répondait-elle ; ce qui est dit est dit, nous ne changerons pas.

— Manofina escroci ! s'écria un guapo promu de la veille.

— Manofina n'est point un escroc, répondit le bravo ; il a rendu l'argent qu'il avait reçu : mais il déclare devant tous qu'il a failli, que le métier lui déplait et qu'il renonce à ses titres et privilèges.

Manofina parlait d'une voix tranquille ; ce n'était plus cet homme turbulent de la veille, avide d'actions périlleuses et horribles ; c'était un homme fort et courageux, converti par les paroles de l'apôtre, aimant toujours le danger et les périls, mais non le péril sans but ; toute son ardeur belliqueuse se tournait maintenant contre les oppresseurs des faibles, contre les sbires de l'inquisition.

— A la cheminée ! à la cheminée ! s'écria le nouveau gradé.

— Frère, répliqua sévèrement le maître, la confrérie de la Garduna n'a jamais livré à la grande cheminée de Séville ses enfants, même les plus coupables. S'ils sont faibles, fainéants ou maladroits, elle les dégrade et les renvoie ; s'ils sont traitres, elle les obscurcit, mais elle ne charge jamais Mateo² de la venger.

— Maître, dit Manofina, la confrérie ne livre pas ses enfants, et ses enfants non plus ne la trahiront pas ; elle n'aura jamais rien à redouter de moi.

— Mon fils, répliqua le maître attendri, pourquoi veux-tu nous quitter ? as-tu à te plaindre de moi ? tu peux encore réparer ta faute.

— Jamais ! répondit Manofina d'un ton résolu.

— Sais-tu, reprit Mandamiento irrité, que tout membre infidèle mérite une punition ?

— Tout membre infidèle encourt la dégradation ; dégradez-moi donc et que tout soit dit.

— Tu dois savoir qu'il y a certains cas où on l'obscurcit, répliqua sévèrement Mandamiento.

— On n'obscurcit que les traitres, et je ne suis pas un traître.

— Mais...

— Mais on pourrait craindre que je le devinsse, veux-tu dire, et alors on m'obscurcirait, n'est-ce pas ? ajouta le bravo d'un air dédaigneux. Eh bien ! je conseille à celui qui sera chargé de cette mission de dire dévotement son *confiteor* ; car, par la barbe du roi, il aura là une rude besogne. Mon poignard ne sera plus à l'ordre de qui que ce soit, mais il sera toujours prêt pour me défendre.

Le défi de Manofina blessa l'amour-propre de quelques frères, qui portèrent la main à leur poignard. La serena, à qui ce mouvement n'avait pas échappé, serra convulsivement le manche de sa petite lame andalouse.

Le guapo promu de la veille s'approcha alors de Manofina d'un air goguenard, et lui dit à voix basse :

— Je n'aurais jamais cru que tu pouvais avoir peur, Manofina ?

Le converti sourit dédaigneusement.

— Que faites-vous là ? s'écria le maître ; ne savez-vous pas qu'on ne parle point à voix basse pendant les séances solennelles ?

¹ La justice.

² Le bourreau.

— Je disais à Manofina, répliqua le nouveau gradé, qu'il est dommage qu'il soit devenu si poltron ; car je maintiens que c'est la peur qui l'a empêché de faire son devoir.

Ces mots étaient à peine prononcés, que le guapo de la veille, emporté comme dans un tourbillon par le plus vigoureux soufflet appliqué par la main du terrible Manofina, était allé rouler aux pieds de Mandamiento.

Vingt poignards brillèrent à l'instant au-dessus de la tête de Manofina.

Mais lui, sans se déconcerter, roula son manteau autour de son bras gauche, saisit son poignard de la main droite, et, se posant en athlète prêt à tout braver, attendit les assaillants de pied ferme.

La serena, le voyant ainsi, roula aussi sa mantille autour de son bras gauche, et, se plaçant dos à dos avec le bravo, attendit, le poignard levé, ceux qui auraient pu attaquer son amant par derrière.

Personne n'osa faire un mouvement.

— Eh bien ! fit Manofina, voilà tout ?

— Avancez donc, race de poules ! s'écria la Culevrina, les yeux étincelants comme ceux d'une tigresse ; avancez donc pour voir si nous ayons oublié de baptiser !

Mandamiento resta impassible.

Le guapo, qui déjà une fois avait été renversé, se releva furieux comme un chacal atteint d'une flèche, et se rua sur Manofina ; mais, au grand désappointement de l'assemblée, il roula de nouveau sur le sol. Manofina, lui voyant la face de son bras gauche, lui avait en même temps lancé un vigoureux coup de pied qui l'avait renversé sur le champ.

Les autres membres de la Garduna n'avaient pas bougé.

— Senores ! vous êtes un tas de lâches, s'écria Manofina ; vous voulez me laisser obscurcir ce jeune poulain, qui a plus d'ardeur que d'expérience.

— Manofina, dit alors le maître, ce jeune poulain, comme tu l'appelles, a droit à une réparation, et tu es trop brave pour la lui refuser.

— Je suis prêt à lui donner toutes les satisfactions possibles, mais en règle et seul à seul.

— La Culevrina t'aidera, firent les autres en raillant.

— La Culevrina se tiendra tranquille comme une morte, répondit le bravo ; faites comme elle, et laissez-nous, ce jeune homme et moi, régler nos affaires en paix.

— A l'ordre ! mes enfants, s'écria Mandamiento, et que chaque poignard rentre dans le fourreau.

— Et vous, señor Garabatillo¹, ajouta-t-il en se tournant vers un jeune garduno qui lui servait de page, allez faire le guet et grenouillez² au moindre atome de fumée³ que vous verrez s'approcher du cours de l'eau.

¹ Jeune croc, apprenti voleur.

² *Crosser*. Les malfaiteurs et tous les gens sans feu ni lieu, qui vivent de rapines et d'écroqueries, marchent par bandes et environnés de jeunes adeptes qui font le guet pendant leurs opérations. Ces jennes gens, très exercés à imiter le cri-cri du grillon, l'aboïement du chien, le miaulement du chat et le croassement des grenouilles, avertissent par un de ces cris ceux qui sont occupés à quelque besogne défendue. Il arrive souvent en Espagne qu'en plein jour, au milieu d'une promenade, vous entendez un concert de grenouilles ou une dispute de chats, et tout à coup vous voyez fuir une bande de filous qui étaient occupés à flouer, en jouant aux cartes ou aux dés, des gens simples du bas peuple, et souvent des enfants.

³ Alguazil ou autre agent de la justice qui s'approche.

L'envoyé partit.

Il se fit un grand cercle d'hommes et de femmes dans la salle de la Garduna ; le guapo et Manofina, armés tous deux de leurs énormes couteaux d'Albacète¹, s'avancèrent au milieu de ce cercle vivant.

Avant de commencer le combat, les deux adversaires confrontèrent scrupuleusement leurs armes pour s'assurer qu'elles étaient exactement pareilles.

Et ceci est un fait qui réfute victorieusement la qualification de *traitres* donnée aux Espagnols par les étrangers, que les gens même de la plus basse classe, le rebut de la population, escrocs, filous, repris de justice, forçats libérés et autres, apportent à ce genre de combat une loyauté, une générosité chevaleresque qu'on ne devrait guère s'attendre à trouver dans des êtres aussi abjects. Il n'y a pas d'exemple qu'un baratero² ait frappé son adversaire, dès que celui-ci a déclaré ne pouvoir plus, ou ne vouloir plus se battre. Si l'un des deux combattants n'a pas de manteau, l'autre se dépouille du sien, et se sert de son bras nu pour parer les coups. Cette générosité est d'autant plus remarquable, que ces gens-là se battent le plus souvent pour des causes fort minimes, pour quelques liards, souvent pour moins³.

Les armes des deux gardunos se trouvèrent être exactement de la même longueur ; leurs lames affilées étaient d'une largeur égale. Cet examen fini, les combattants roulèrent leur manteau autour de leur bras gauche en guise de bouchier ; puis ils se posèrent fièrement en face l'un de l'autre.

Ainsi posés, ils attendirent le signal.

Le nouveau guapo, impatient comme un jeune coq qui sent pousser ses ergots, cria le premier :

— *Ande usted !* allez donc !

A ce cri, ces deux hommes se ruèrent l'un sur l'autre, se courbant, se redressant, se tordant comme des couleuvres ; se rejetant en arrière pour bondir de nouveau d'un élan plus sûr et atteindre leur ennemi. Dans ces mouvements rapides et imprévus qui n'ont d'autre but que d'halluciner son adversaire, afin qu'il ne puisse sûrement diriger ses coups, Manofina, plus calme et plus exercé, avait un incontestable avantage.

¹ Couteaux longs et pointus, d'une trempe incomparable, dont se servent les duellistes au couteau, en Espagne.

² *Baratero*. C'est ainsi qu'en Espagne on appelle certains filous qui, sans autre bien qu'un jeu de cartes crasseux, parcourent les marchés, les foires et les abords des *presidios* (galères correctionnelles), prêtant leurs cartes ou pour mieux dire les imposant pour tant la partie à ceux qui veulent jouer. Les barateros sont si jaloux les uns des autres, que souvent ils décident dans un duel au couteau lequel d'entre eux louera ses cartes. Le mot de *baratero* vient de *barato* ; c'est ainsi qu'on appelle les quelques maravedis que ces filous font payer aux joueurs sous peine d'avoir un duel au couteau.

³ Un duelliste au couteau ayant rencontré son ennemi endormi au pied d'un arbre, le réveilla et lui offrit galamment le combat, que l'autre accepta avec une égale politesse. Le duel terminé, le moins blessé des deux combattants aida l'autre à gagner le premier corps de garde, le soutenant comme un ami tendre et dévoué. Arrivés au poste que je commandais, tous deux se remirent entre nos mains. L'un fut envoyé à l'hôpital, l'autre à l'infirmerie de la prison de ville ; car des lois très sévères défendaient en Espagne le duel au couteau, le plus dangereux de tous les duels. Un de ces hommes succomba à ses blessures, l'autre fut pendu. Il avait mieux aimé se livrer, que d'abandonner son adversaire mourant au milieu des bois : ce qui eût été pour lui une tache indélébile. Il eût été déshonoré à jamais aux yeux de tous les barateros, de toutes les majas (grisettes), aux yeux de toute la sequelle de galériens libérés ou échappés. Cet abandon eût été regardé comme un acte de lâcheté plus dégradant que le fer rouge du bourreau, plus infamant que le bagne. Abandonner un brave qui s'était volontairement exposé aux chances du duel au couteau, de peur de trois heures de potence ! allons donc, est-ce que cela était possible ?

Le jeune guapo, étourdi par la colère, furieux de poursuivre une ombre qui lui échappait sans cesse, se ruait en désespéré sur l'adroite Manofina, négligeant de se défendre pour attaquer, et offrant vingt fois sa poitrine au couteau meurtrier.

La Culevrina suivait d'un regard étincelant, et la poitrine haletante, ce combat atroce qui tenait toutes les âmes en suspens. Quelques-uns des assistants priaient intérieurement pour le jeune bravo, qu'ils voyaient déjà étendu mort sur la poussière.

Le maître se taisait ; son visage n'exprimait rien.

Le jeune garduno, déjà fatigué, s'essouffait à poursuivre cette manière imprudente de combattre. Vingt fois le poignard de Manofina avait effleuré sa



Avances donc !..

poitrine ; mais Manofina, qui ne voulait pas le tuer, saisit le moment où son adversaire se jetait sur lui la main horizontale, le couteau dirigé vers sa poitrine, et, relevant brusquement le bras gauche, d'un coup violent et imprévu il envoya l'albacète du jeune homme rouler aux pieds du maître.

— Bravo ! bravo ! s'écria-t-on de toutes parts ; bravo, Manofina, tu es digne encore d'être des nôtres !

— Merci, frères, répondit l'amant de la serena ; merci, votre approbation me suffit.

— Tu es vraiment un homme courageux, Manofina, dit le vaincu en lui tendant la main ; sans rancune, frère.

Manofina serra cordialement la main qui cherchait la sienne.

Puis, s'avancant vers Mandamiento :

— Maintenant, maître, dit-il, terminons la cérémonie et que je sois libre.

Madamiento vit bien que toute tentative serait inutile pour changer la résolution du guapo; le maître tira donc son poignard, en appuya la pointe sur le sol, et, ployant fortement la lame, il le brisa et en remit les débris à Manofina, qui lui donna le sien en retour.

Par cet échange, le bravo restait dégradé et indigne de partager les exploits de la Garduna et de contribuer à sa gloire.

Madamiento prit ensuite le bravo par la main, et le conduisit devant une image de la Vierge : là, Manofina s'étant agenouillé, prononça la formule suivante :

— Par les douleurs de Notre-Dame, et par le sang de son fils Notre-Seigneur versé pour nous, je jure de ne jamais trahir la confrérie de la Garduna ni aucun des frères de l'ordre; de ne jamais devenir membre de la grande cheminée au détriment des frères gardunos, et de ne jamais tirer mon poignard contre aucun d'eux, si ce n'est en légitime défense..... Dieu m'aide selon la sincérité de mon serment et me punisse si j'y manque!

— Amen! répondirent en chœur tous les membres présents, agenouillés derrière le guapo.

Cette ridicule cérémonie achevée, Manofina prit le bras de sa compagne, et, jetant un regard d'adieu à ses anciens camarades, il sortit de l'ancre de la Garduna pour n'y plus rentrer jamais.

— Frères, s'écria le maître dès que Manofina eut disparu, nous ferons une neuvaïne à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, afin qu'elle daigne nous envoyer un digne successeur de ce pauvre enfant égaré qui vient de nous quitter,



LE FAVORI DE L'INQUISITEUR

C'était le surlendemain de l'orgie.

Il pouvait être dix heures du matin; l'inquisiteur venait de se lever. Son visage portait encore les traces des excès de la nuit précédente, et de ce sommeil intempestif qui fatigue et use les forces au lieu de les réparer.

Pierre Arbues était d'une pâleur livide.

A l'excitation nerveuse causée par l'intempérance, se joignaient les agitations d'une passion contrariée, une colère sourde contre les agents de ses crimes. Enriquéz, surtout, excitait au plus haut point son ressentiment; la sauvage passion de l'inquisiteur pour Dolores s'exaltait de tous les obstacles qui étaient venus renverser ses projets.

Le teint bilieux de Pierre Arbues se mélangeait par moments de taches violettes; son grand œil d'un bleu sombre, lumineux et profond, devenait fauve comme celui du tigre, et son profil d'aigle, violemment contracté, s'empregnait d'une férocité effrayante.

Il se rapprocha d'un brasero¹ qui brûlait au milieu de la chambre, et présenta ses mains raidies à cette chaleur bienfaisante; il avait froid: la violence de ses sensations concentrait au cerveau toute la chaleur vitale.

— Dolores! s'écria-t-il; Dolores!

Son imagination exaltée lui représentait, comme dans un miroir magique, la beauté surhumaine de la fille du gouverneur: il bondit sur son siège, et ses dents se serrèrent par un accès de frénésie indomptable.

— Oh! qu'elle était belle ainsi! continua Pierre Arbues, irrésistiblement poursuivi par l'image de la jeune fille; qu'elle était belle au milieu de sa terreur! Oh! l'avoir vue ainsi chez moi... l'avoir tenue ici en ma puissance, sans redouter sa colère ni ses cris!... Cela serait pourtant sans la lâcheté d'Enriquéz...

Vit esclave! qui ne sait que flatter et non servir; race maudite! qui baise la poussière de nos sandales, et recule devant le danger quand il s'agit de nous satisfaire.

Mais, quoi! poursuivit le farouche inquisiteur en relevant fièrement la tête, ne suis-je pas le maître ici, et ne puis-je obtenir par la force ce que l'adresse n'a pu faire?

Hola! fit-il en s'approchant d'une portière de soie qui le séparait d'une antichambre où se tenaient ses familiers de service, qu'on fasse venir mon secrétaire.....

Le secrétaire accourut.

C'était un jeune homme noble, de famille pauvre, qui, pour éviter la misère et les persecutions, s'était mis au service de Son Éminence.

(1) Le brasero est une machine de cuivre en forme de coupe, remplie de braise, qu'on mettait dans les salons espagnols pour les chauffer pendant l'hiver. La cheminée à la française et le poêle des nations du Nord n'ont été introduits en Espagne qu'après la guerre de l'indépendance.

Tout n'était-il pas au service de l'inquisition !

— Don Philippe, dit l'inquisiteur, a-t-on arrêté cette nuit le gouverneur de Séville ? A-t-il été conduit dans les prisons du saint office ?

Don Philippe s'inclina.

— Monseigneur, les ordres de Votre Éminence ont été exécutés

Un éclair de joie sombre jaillit des yeux de l'inquisiteur.

— Dites, je vous prie, qu'on m'envoie José, poursuivit Arbues.

Le secrétaire sortit.

L'inquisiteur se mit à marcher à grands pas dans la chambre.

— Au moins, dit-il, je me vengerai d'elle ; et puis, continua Pierre Arbues toujours en se parlant à lui-même, j'espère que ces Gitanos maudits que je protège auront mieux rempli leur tâche que mes familiers : d'ordinaire, les enfants de la Garduna ne manquent pas leurs coups. Cet Estevan que je hais n'existe déjà plus ; j'aurai du moins enlevé Dolores à ce rival odieux.

Comme il parlait ainsi, la figure pâle de José se montra à la porte de la chambre. A sa vue, la physionomie de l'inquisiteur s'adoucit d'une façon singulière.

— Entre, José, dit-il, ta présence m'est toujours chère.

Le novice était en effet un de ces êtres indispensables aux puissants déœuvrés du monde, qu'on a toujours désignés sous le nom de favoris : instruments de bien ou de mal, selon la bonté ou la perversité de leur âme ; êtres faibles qui règnent par la douceur et par la complaisance, et à qui pourtant rien ne résiste : influences mystérieuses, fatales comme la destinée, génies familiers du maître dont ils inspirent toutes les actions bonnes ou mauvaises, ils semblent agir en vertu d'un talisman enchanté ; car le jour où ce talisman leur échappe, ils tombent eux-mêmes entraînés par cet irrésistible pouvoir qui les brise ainsi qu'il les a élevés, sans cause et sans but.

— Monseigneur a mal dormi cette nuit ? demanda le favori d'une voix caressante.

— Oui, j'ai mal dormi, José ; j'ai passé une nuit fatigante et cruelle.

— Monseigneur, il y a aussi dans le palais un pauvre homme qui a mal dormi, blessé qu'il a été dans son corps et dans son âme pour le service de Votre Éminence.

Les yeux de Pierre Arbues étincelèrent de courroux.

José poursuivit sans se déconcerter :

— Cet homme, monseigneur, a manqué perdre la vie au service de Votre Éminence, et lorsqu'il est revenu vers vous, saignant et meurtri, Votre Éminence l'a chassé comme une bête immonde ; et depuis, elle a refusé d'entendre sa justification.

— José, s'écria l'inquisiteur avec colère, sais-tu que si un autre que toi osait intercéder pour Enriquez...

— Votre Éminence l'écouterait comme elle daigne m'écouter, poursuivit le favori d'un ton calme ; car Votre Éminence est juste avant tout, et elle se rapproche dans son âme sa cruauté envers ce pauvre Enriquez.

— Un traître ! murmura Arbues.

— Un serviteur à mourir pour vous, monseigneur, un serviteur brave, fidèle, et dont vous avez besoin. Qui ferez-vous maintenant gouverneur de Séville ?

— Par la pantoufle du pape ! vous raillez, maître José ; je ne sais lequel de nous deux est le plus fou, vous, jeune écervelé qui m'entretenez de pareilles sornettes, ou moi, grand inquisiteur de Séville, qui vous écoute.

— Monseigneur, dit José, je vais vous prouver sur l'heure que nous sommes très sages tous les deux.

— Je suis curieux de voir comment tu me prouveras cela.

— Rien de plus facile, monseigneur. Vous venez d'enlever à la noble cité de Séville son très honoré et très honorable gouverneur, le comte Manuel Argoso ; voilà la cité sans Mentor, et Votre Éminence sans auxiliaire. Dans ces temps d'hérésie, monseigneur, un auxiliaire est une chose dont Votre Éminence ne peut se passer.

— Où veux-tu en venir ? dit l'inquisiteur qui commençait à écouter avec complaisance.

— J'en veux venir à vous prouver, monseigneur, que le meilleur auxiliaire de



Enriquez
aux pieds du grand inquisiteur.

L'inquisiteur est le gouverneur de la ville, et qu'il est urgent que ce gouverneur soit une créature de Votre Éminence. Or, où trouverez-vous un homme plus dévoué que ce pauvre Enriquez, qui, dans un simple enlèvement de jeune fille, a souffert deux ou trois *baptêmes*, comme disent ces damnés bohémiens de la Garduna, et le *bain* le plus complet qu'il soit possible d'imaginer ?

Pierre Arbues sourit légèrement, l'influence du favori avait calmé la fièvre qui embrasait son sang.

— Enriquez gouverneur de Séville ! s'écria-t-il tout à coup dans un accès de gâté spontanée ; mais sais-tu, José, que c'est un homme de rien.

— Plus grand sera le pouvoir de Votre Éminence, qui en fera quelque chose, répliqua José sans se déconcerter.

Un rire bruyant, mais sans entrainement ni sympathie, un rire d'inquisiteur, répondit seul à cette saillie.

José reprit avec la persistance câline d'un enfant gâté :

— Monseigneur, faut-il que j'appelle ce pauvre Enriquez, afin qu'il se justifie et implore le retour de vos bonnes grâces?

— Il est donc bien repentant de l'insuccès de son expédition?

— Il a la contrition parfaite, monseigneur.

— Au fait, dit Arbues, un homme qui a reçu trois baptêmes et qui possède la contrition parfaite, mérite certainement l'absolution. Va donc me chercher Enriquez, mon petit José.

Le novice baisa la main de l'inquisiteur avec un empressement fébrile : quelqu'un qui aurait pu voir alors sa tête penchée sur la main de Pierre Arbues, aurait jugé à l'expression haineuse et farouche de sa physionomie, que le favori eût volontiers déchiré de ses dents la main du maître, au lieu de la couvrir d'un baiser hypocrite.

José sortit.

— Après tout, se dit à lui-même l'inquisiteur, l'idée de cet enfant n'est peut-être pas si mauvaise. Enriquez, gouverneur de Séville, élevé par moi et soutenu par moi seul, deviendra l'instrument docile de mes volontés, le lieuteur à qui je dirai frappe et qui frappera.

Oui, José a raison, et la sagesse réside en lui.

Comme il achevait ces mots, le favori accourait suivi d'Enriquez.

Le familier était encore pâle, sa tête meurtrie et son bras blessé étaient enveloppés de bandelettes ; son maintien hypocrite donnait à ce visage maigre et fatigué l'air encore plus maladif et plus souffrant.

A sa vue, le front de l'inquisiteur se rembrunit de nouveau.

Le disgracié mit un genou en terre, et, par un geste, sollicita la faveur de baiser la main de Son Éminence.

Pierre Arbues regarda son favori.

— Allons ! un peu d'indulgence, dit le regard de José.

— Je vous pardonne, Enriquez, fit le grand inquisiteur : remerciez don José qui a plaidé pour vous mieux que n'eût fait un avocat, et racontez-moi en détail l'expédition nocturne qui vous a valu ces blessures.

Enriquez ne se fit pas prier deux fois ; il raconta de nouveau à Son Éminence tout ce que nous savons déjà de l'enlèvement de Dolores, sans faire faute de s'attribuer tout l'honneur des coups donnés et reçus ; au fait il ne prenait que le bien des morts, c'était un héritage et non un vol.

Quand il eut fini, l'inquisiteur, un peu radouci, ou pour mieux dire tout à fait radouci en sa faveur, lui dit d'un ton où perçait la bienveillance et la protection :

— Enriquez, je te crois fidèle, et bien que tu n'aies pas réussi dans cette entreprise, j'espère qu'à l'avenir tes efforts et tes soins pour le service de Dieu rachèteront cet échec, et pour te prouver que je ne garde contre toi aucun ressentiment, que je te considère comme mon serviteur le plus dévoué, je vais écrire au roi et lui demander pour toi le titre de gouverneur de Séville.

— Le comte Argoso est-il mort ? demanda Enriquez partagé entre la surprise et la joie.

! On sait que Dieu c'était l'inquisition.

— Autant vaut, murmura José entre ses dents, il est dans les prisons du saint office.

— Monseigneur, dit un familier en soulevant un coin de la portière de soie maître Mandamieto demande à parler à Votre Éminence.

— Estevan est mort, pensa l'inquisiteur.

— Faites entrer le maître de la Garduna, dit-il en appuyant avec ironie sur ces derniers mots.

Madamieto fut introduit.

Il resta debout et la tête couverte en présence de l'inquisiteur. Cet homme sauvage avait une idée tellement bizarre et fanatique des prérogatives de sa charge, qu'il croyait traiter de puissance à puissance.

Enriquez fit signe à Madamieto de se découvrir, le maître répondit par un regard de mépris. L'inquisiteur sourit, et se tournant vers le garduno :

— Eh bien ! dit-il, tout est fini, n'est-ce pas ?

— Rien n'est fait, répliqua Madamieto d'un air sombre.

— Quoi ! Estevan de Vargas ?...

— Estevan de Vargas court les champs, et pas un cheveu n'est tombé de sa tête. Pour la première fois depuis son existence, la Garduna a compté un traître dans son sein, et ce traître s'est trouvé parmi ses plus braves enfants, poursuivit Madamieto avec une douleur comique.

Il s'apitoyait sur la désertion de Manolina, comme un bon père de famille sur les débordements d'un fils unique et chéri.

— Par Satan ! s'écria l'inquisiteur en frappant du pied avec rage, tout me trahit donc en cette circonstance ! Comment s'appelle le traître ? fit-il d'une voix brève.

— J'ai juré que personne ne le saurait, monseigneur, et ce nom importe peu à Votre Béatitude. Je suis venu auprès d'elle seulement pour lui restituer la somme avancée à... celui qui avait été chargé de l'expédition.

Et avec la plus scrupuleuse probité, le bandit posa sur la table les pièces d'or qu'il avait reçues pour assassiner don Estevan.

— N'y a-t-il donc personne parmi les Gitanos qui veuille se charger de cela ? demanda l'inquisiteur.

— Oh ! les braves et les fidèles ne manquent pas chez nous, et j'ose vous promettre pour l'avenir... Mais nous avons perdu les traces de notre homme, et il me faudrait un délai.

— Qu'à cela ne tienne, répondit l'inquisiteur, si tu me promets que don Estevan ne t'échappera pas. Reprends donc ton or, Madamieto, ce n'est là qu'un à-compte du marché ; plus la besogne sera devenue difficile, plus grosse sera la récompense, mon brave.

— Soit, dit le bandit en reprenant les pièces d'or ; d'ici à huit jours, monseigneur, je puis promettre à Votre Révérence que le jeune homme aura reçu un baptême de main de maître.

— Amen, fit José ; et il sortit d'un air indifférent.

— Ne saurais-tu me dire, Madamieto, demanda Arbues, en quel lieu s'est réfugiée la fille du gouverneur de Séville ?

— Monseigneur ne m'avait pas chargé du soin de sa garde, répliqua le garduno.

— Juste la réponse de Caïn au Seigneur, hasarda de dire Enriquez.

On tolérât de José ce qu'on ne souffrait pas du familier : Arbues fronça le sourcil ; il avait l'âme trop préoccupée pour s'arrêter à des plaisanteries.

— Mandamieto, continua-t-il, voilà une capture pour laquelle l'or de mes coffres sera prodigué ; tâche de découvrir cette jeune fille et de me l'amener.

— Saine et sauve ? demanda froidement le bandit.

— Par le Christ ! s'écria l'inquisiteur qui jurait indifféremment par les choses saintes et les choses réprouvées ; par le Christ ! sans qu'il tombe un cheveu de sa tête, entends-tu ? sans qu'on lui cause la moindre frayeur. N'avez-vous pas des femmes, vous autres, qui font métier de cela ? Qu'on découvre où est cette jeune fille, elle ne se défera pas d'un être de son sexe ; qu'on emploie la ruse, enfin, tu dois savoir comment il faut s'y prendre.

— Oh ! la serena ! pensa Mandamieto, celle-là était adroite et câline.

— Monseigneur, continua-t-il tout haut, on tâchera ; mais je ne promets rien, cela est plus difficile qu'on ne pense.

— Monseigneur, fit Enriquez à voix basse, je la découvrirai, moi ; ne serai-je pas bientôt gouverneur de Séville ?

Arbues congédia le maître garduno.

Cet étrange personnage sortit la tête au vent, le regard assuré ; il avait une haute idée de son importance, et cette folie, exaltée encore par une existence toute excentrique, et par la tournure naturellement orgueilleuse et poétique de l'esprit espagnol, imprimait à tous les gestes, à tous les mouvements de Mandamieto quelque chose de solennellement sauvage que la pensée est impuissante à traduire.

Quand il fut dehors, Arbues haussa les épaules.

— Être en contact avec cette espèce, murmura-t-il ; et tout cela par la faute de la milice du Christ. Si les familiers avaient assez de zèle, aurions-nous donc besoin de ces bohémiens ?

— Monseigneur, dit Enriquez, si ces bohémiens ne nous servaient pas ils nous feraient la guerre.

— C'est peut-être vrai, répondit Arbues.

Le familier, rentré en grâce, continua de causer avec l'inquisiteur.

Ce qu'ils dirent, nous n'en savons rien ; mais très certainement l'enfer dut sourire à cette causerie intime, à ces confidences cyniques ou impies échangées entre ces deux horribles personnages ; et si Dieu ne s'indigna pas de se voir mêlé à tout cela, c'est que sa bonté est infinie, et qu'il souffre les méchants sur la terre, non pour purifier les bons comme on l'a dit, mais parce qu'il est père, et qu'un père est toujours indulgent, même pour ses enfants les plus pervers.

A peine le señor Mandamieto avait-il fait quelques pas dans la rue, qu'il se sentit arrêté par la manche de son habit.

Le maître se retourna et ne fut pas peu surpris de reconnaître le favori de monseigneur dans celui qui l'avait ainsi arrêté.

— Sa Béatitude aurait-elle oublié quelque chose ? demanda le bohémien.

— Sa Béatitude a oublié de te dire que *je ne veux pas* que don Estevan de Vargas meure, répondit José.

— Il fallait l'en faire souvenir, répliqua Mandamieto sur le même ton.

— Pourvu que tu le saches, toi, n'est-ce pas tout ce qu'il faut ? fit le novice.

— Monseigneur m'a donné des arrhes pour obscurcir don Estevan, continua le bandit, et je ne connais rien qui m'empêche de faire la volonté de Monseigneur.

— Excepté la mienne, dit don José avec autorité. *Je ne veux pas* que don

Estevan meure, entends-tu bien, Mandamiento ! et je rendrai les arrhes à Monseigneur ; sois tranquille sur ce point, et va-t'en.

Le maître connaissait la toute-puissance de José sur l'inquisiteur ; le ton résolu du novice le jetait dans l'indécision : fallait-il déplaire au maître, fallait-il déplaire au favori ?

Mandamiento réfléchit un instant, puis se tournant vers le jeune moine qui l'interrogeait de son œil perçant :

— Révérence, dit-il, quoi qu'il doive m'arriver, vous serez obéi.

Un courtisan n'eût pas mieux fait.

— C'est bien, dit José ; quoi qu'il t'arrive aussi, réclame-toi de moi ; et glissant une bourse pleine d'or dans la main du garduno, le favori disparut au détour d'une rue.



Supplice du clou.



Le banquier posa sur la table les pièces d'or.

— Ceci est un don, pensa Mandamiento en considérant le riche présent du jeune moine. Rien n'est mieux acquis que ce qu'on nous donne ; je puis donc le garder.

Le maître de la Garduna s'éloigna en chantant à demi-voix un de ces vieux refrains espagnols que les Gitanos chantent encore en Andalousie.

LA PROFESSION

A quelque distance de Séville, sur une riante colline qui baigne ses pieds dans le Guadalquivir, s'élevait un couvent de dominicains, vaste et somptueux édifice bâti au milieu d'une oasis, entouré au dehors de tous les prestiges d'une nature riche et variée, embelli au dedans de toutes les recherches du beau et du commode, pour rendre sans doute plus facile aux enfants de Dominique de Gusman le renoncement et l'abnégation.

Ce couvent, ou plutôt ce palais, ancienne demeure d'un prince maure, servait d'asile à une trentaine de moines destinés à alimenter les tribunaux de l'inquisition. Plusieurs d'entre eux avaient figuré avec éclat dans le haut grade d'inquisiteur provincial; tous se faisaient remarquer par leur zèle impitoyable pour l'extirpation de l'hérésie, et monseigneur Arbues affectionnait particulièrement ce saint asile, où il venait se délasser de ses pénibles fonctions.

Ce jour-là, une affaire importante dans ce séjour de béatitude, une brillante cérémonie se préparait, à laquelle la présence de l'inquisiteur devait donner plus de solennité.

C'était deux mois après la disparition de la fille du gouverneur. La passion de Pierre Arbues, bien que non éteinte, laissait quelques instants de trêve à cette âme ardemment despotique, et les plaisirs piquants de la domination attiédisaient par instant les déceptions de son amour effréné.

Puis, Dolores n'était pas le seul intérêt de la vie de l'inquisiteur. Ce jour-là, José, son favori, devait faire sa profession au couvent des dominicains, et l'amitié de Pierre Arbues pour ce jeune homme, d'une beauté féminine, était assez vive pour faire diversion à une passion plus ardente.

Dès le matin de cette journée solennelle, le couvent avait été sur pied; la chapelle, vaste rotonde qui avait conservé sous ses ornements chrétiens une physionomie mauresque, avait été parée de guirlandes et de fleurs.

Notre-Dame-du-Rosaire, patronne spéciale des dominicains, avait revêtu ses habits de fête; la soie et le velours avait voilé la chaste image de l'humble mère du plus humble des hommes, et cette modeste reine des anges étala des diamants et des perles comme une reine de la terre.

Le marbre blanc des colonnes disparut sous un tissu de roses, des cierges innombrables resplendirent sur l'autel, et à la senteur enivrante des parfums, à l'éclat mondain des draperies, à l'élégance mythologique et fabuleuse de la colonnade, à la profusion des fleurs qui remplissaient cette enceinte, on eût dit le temple d'une Vénus antique soudainement transformé en chapelle chrétienne: seulement, à la place de la divinité païenne, on avait mis l'image de la Vierge du ciel; et dans un des côtés de la nef, la statue en pied du sombre patron des dominicains rappelait, par sa physionomie sévère, aux pensées graves que l'aspect riant de ce lieu eût laissé sans cela difficilement.

A droite, dans l'abside, un siège, recouvert de velours et surmonté d'un dais élégant, avait été préparé pour monseigneur le grand inquisiteur; à sa droite, sur un fauteuil un peu plus bas, devait s'asseoir le prieur du couvent, qui d'ordinaire occupait la première place. Ce jour-là, il fallut bien se conformer aux lois de la hiérarchie.

Vers les neuf heures, un chant large et solennel éclata sous les voûtes de la chapelle, déjà remplie de nombreux invités, dames et seigneurs de la cour pour la plupart.

Les moines, bannière en tête, s'avancèrent lentement sur deux rangs en chantant le *Gloria in excelsis*. Chacun d'eux avait un cierge allumé à la main. Ces sombres figures déguisaient mal, sous un ascétisme sauvage, des passions toutes terrestres; toutefois, cette longue procession d'hommes, revêtus des insignes de la tombe (le noir et le blanc), avait quelque chose de lugubre qui glaçait d'effroi; le prieur, revêtu des ornements pontificaux, fermait la marche.

Les chants finis, les moines s'arrêtèrent, en se faisant face. Le prieur passa au milieu d'eux; deux moines, remplissant l'office de diacres, le suivirent; ils accompagnaient le novice, revêtu du riche et gracieux costume des chevaliers espagnols.

Tous les quatre allèrent s'agenouiller au milieu de l'abside, sur des coussins de velours qui avaient été préparés pour les recevoir.

Un seigneur espagnol servait de père à don José.

Monseigneur Arbues occupait déjà la place qui lui avait été réservée.

Après l'évangile eut lieu le sermon d'usage, discours ampoulé et mystique sur les béatitudes de la vie claustrale: phrases sans ordre, obscures et alambiquées, empreintes d'un profond et inintelligible ascétisme, ne disant rien au cœur, rien à l'imagination, mais tendant toujours au but unique de Rome:

Eteindre pour dominer.

L'auditoire en fut très satisfait; toutefois, l'éloquence du prédicateur n'empêcha pas les belles dames présentes à la cérémonie de lorgner très saintement le jeune novice et d'admirer sa bonne mine et sa belle figure.

José cependant était fort pâle, mais son œil noir avait une expression étrange, et des éclairs de joie sombre passaient sur son visage.

Après la messe, le prieur s'avança vers le novice:

— Qu'êtes-vous venu chercher ainsi paré dans la maison de Dieu? lui demanda-t-il.

— Je cherche le salut de mon âme, répondit José.

— Est-ce au milieu des pompes du monde que tu penses le trouver?

— Eh bien! je renonce aux pompes du monde.

— Ce n'est point assez, il faut renoncer à la chair et à ta volonté.

— Je ferai vœu de chasteté, et je serai humble et soumis envers celui qui voudra me conduire dans la voie du salut.

— Va donc, fit le prieur.

Deux moines s'emparèrent du novice et le conduisirent derrière l'autel, dans un lieu préparé pour le recevoir.

C'était un endroit sombre, éclairé par une lampe sépulcrale qui pendait à la voûte; au milieu, sur le sol tapissé de drap noir, une bière couverte d'un poêle, autour de laquelle brûlaient quatre cierges de cire blanche, semblait attendre qu'on la descendit en terre.

Sur le couvercle de la bière, une tête de mort posée sur deux os en croix grimaçait en étalant deux rangées de dents d'une blancheur d'ivoire.

Au-dessus, fixés en terre par la haste, s'élevaient, comme deux étendards sinistres, la grande croix d'argent et la *manga*¹, qu'on portait aux enterrements.

Vers le haut bout du caveau, à côté d'un prie-Dieu surmonté d'un crucifix de plomb, on voyait une table drapée de noir, où étaient déposés les nouveaux vêtements destinés au novice.

Enfin, à l'autre bout, en face du prie-Dieu, une grande plaque de métal poli, attachée au mur, reflétait et multipliait tous ces objets lugubres.

Ce lieu s'appelait le *caveau du salut*².



La profession.

Là on laissa le novice seul.

Il se dépouilla de ses vêtements profanes revêtit l'habit des dominicains, une tunique blanche et un scapulaire noir : sombre costume qui semble être

¹ La *manga* est une espèce de bannière ronde qui a la forme d'une tour, terminée en pointe et surmontée d'une croix ; elle est en velours noir orné d'un galon d'or pour les personnes mariées et les veufs, et d'un galon d'argent pour les célibataires, les jeunes personnes et les enfants. Dans les enterrements espagnols, la *manga* est la compagne inséparable de la croix.

² Le *caveau du salut* était, chez les moines, ce qu'est pour les francs-maçons la chambre de méditation. Dans ce caveau, tout était calculé pour agir sur l'imagination du néophyte qui, déjà exaltée par trois jours de jeûne presque absolu, travaillait d'une manière inconcevable. J'ai entendu dire au père Antonio, moine honnête homme s'il en fut jamais, et bon vivant autant qu'homme au monde, le lendemain de son élection au priorat des hyéronimites de Madrid, que, quoiqu'il

la livrée de la mort ; puis il déposa sa toque ornée de plumes pour n'avoir jamais d'autre coiffure que ses cheveux ras, et au lieu du ceinturon doré qui supportait son épée, il ceignit ses reins d'une corde, insigne de la pauvreté puis enfin il quitta ses riches bottines et chaussa les sandales qu'il ne devait plus quitter.

Tout cela dura environ une demi-heure.

La main du novice tremblait comme s'il avait eu la fièvre, son cœur battait à coups inégaux et précipités, une sueur froide courait sur son visage blanc et poli. Il s'agenouilla devant le crucifix, et d'une voix amère et lamentable il se mit à prier.

Des sanglots déchirants sortaient de sa poitrine ; il murmurait des paroles



Il venait de le voir sous la forme d'un être.

inintelligibles, et un nom que lui seul pouvait comprendre revenait constamment sur ses lèvres.

aimât beaucoup mieux être prieur de son couvent que grand d'Espagne de première classe, il eût renoncé volontiers à cette dignité s'il lui eût fallu passer encore par les cérémonies de la *profession* et demeurer une heure seul dans le caveau. « Je crois, disait-il, qu'on devrait l'appeler la *caverne de Satan* ; car, si je croyais au diable, je ne douterais pas de l'avoir vu avec toute sa suite de démons, diabolotins et farfadets. Après avoir entendu les exhortations du maître des novices, après avoir passé trois jours à jeun et presque sans boire, et être resté une demi-heure dans le caveau du salut, je comprends la tentation de saint Antoine et j'y crois. »

Ce discours d'un moine ne prouve-t-il pas qu'aux cérémonies graves et pleines de simplicité du culte chrétien, les moines ont substitué une fantasmagorie à la fois ridicule et impie, plus faite pour halluciner les sens que pour élever l'âme ?

Pendant ce temps, l'orgue remplissait la chapelle de sa grandiose harmonie. Le chant des moines, retentissant et heurté, s'élevait en notes brillantes et métalliques; les nerfs du jeune novice, déjà excités par un long jeûne, s'exaltèrent immodérément: ces chants humains, et cette voix de l'orgue qui ressemble à une voix gigantesque d'un autre monde, prirent pour lui un caractère étrange et fantastique: au lieu de pensées religieuses et saintes, des idées infernales envahirent son cerveau... ces chants sacrés se changèrent pour lui en une épouvantable ironie; au lieu de fleurs, d'encens et de lumières, il ne vit plus que du sang et des échafauds... La voix des moines lui sembla le ricanelement affreux d'autant de démons assistant froidement à l'agonie du genre humain; et, dans sa pensée, il murmura ces sombres paroles de l'Évangile: « *Ils iront tous dans la géhenne, là où il y a des pleurs et des grincements de dents; allez, maudits, au feu éternel.* »

Le novice sentit alors comme une main de feu se poser sur sa main nue et froide; une voix moqueuse, âpre, infernale, murmura à ses oreilles au milieu d'un horrible tintement:

— Viens!

En même temps, cédant comme malgré lui à l'ascendant de ce conducteur invisible, sans même avoir la peine de se relever pour marcher, José se sentit brusquement rouler d'abîme en abîme, à travers une atmosphère chaude et bourdonnante, jusqu'à une incommensurable profondeur.

Là il s'arrêta; il était dans les entrailles de la terre. Une nuit compacte l'enveloppait comme d'un lourd manteau de ténèbres. Sa respiration devenait rapide, pénible et saccadée; il crut être enfermé vivant dans une tombe scellée.

Mais, à ce moment, une porte s'ouvrit devant lui, et lui laissa voir le plus étrange spectacle.

C'était un lieu immense, affreux et brûlant, d'où sortait une flamme infecte. Des monstres bizarres et hideux volaient sourdement dans l'espace au-dessus de la sombre vapeur du feu, portés sur de larges ailes membraneuses semblables à du parchemin noir et racorni. Ces monstres poussaient des hurlements de joie sinistres et féroces; ils riaient en grimaçant du rire ténébreux des démons et des damnés; puis ils répétaient en chœur, d'une voix lugubre et fatigante, comme le bruit d'une crécelle:

— Los voilà! les voilà!

José se prit à regarder.

D'innombrables légions de moines se pressaient à l'entrée de ce vaste pandémonium; il les vit tous défilier l'un après l'autre; — et à mesure qu'ils arrivaient dans ce lieu, ils dépouillaient leur forme première; — et à la clarté rouge de l'éternel incendie, il les voyait prendre des formes honteuses ou bizarres, et, malgré cette transformation, conserver les désirs, les penchants et l'intelligence de l'homme, et être réduits à suivre les instincts de l'être immonde qu'ils avaient revêtu! — ou bien, ils prenaient à la fois la forme de deux animaux d'instincts opposés, et assujettis aux besoins de ces deux natures contraires, trouvaient dans cette éternelle contradiction d'épouvantables souffrances et des désirs impossibles à satisfaire.

Ce supplice atroce, inconcevable, inventé par une imagination en délire, fit tressaillir le novice; un rire strident et saccadé sortit de sa gorge... il venait d'apercevoir l'inquisiteur Arbues sous la forme d'un tigre, avec le bec et les pattes d'un oison.

A cette fatigante hallucination succéda une prostration presque complète; lorsqu'on vint chercher José pour le ramener dans l'église, il pouvait à peine se soutenir: sa démarche était lente et mal assurée, son visage pâle s'inclinait sur sa poitrine, et un souffle pénible s'échappait de son sein.

Mais en approchant de l'autel, il aperçut Pierre Arbues assis sur le siège épiscopal, cette vue sembla le ranimer; un éclair de haine jaillit de son œil sombre, le sang lui revint au cœur: il était rentré dans la réalité de la vie.

Alors il s'agenouilla humblement sur la dalle nue, non plus escorté de son père adoptif, comme il l'était au commencement de la cérémonie, mais seul, il n'avait plus d'autre père que Dieu.

Il prononça ses vœux d'une voix ferme. Le prieur les reçut, et après la dernière formule, l'orgue recommença son chant sublime, et les moines entonnèrent le *Te Deum*.

Ceci était l'action de grâces pour remercier Dieu d'avoir enlevé une âme au démon.

Le chant fini, on étendit le profès dans une bière, et on commença l'office des morts. Pendant ce temps, José, brisé d'émotions et de fatigue, s'endormit d'un sommeil profond. Il semblait que la tombe fût le seul lieu où il y eût pour lui paix et repos. Le drap mortuaire qui le couvrait l'avait séparé de la vie, et des douleurs qu'elle traîne après elle.

Le mouvement que firent les moines en enlevant le cercueil pour le transporter dans les catacombes, ne put même réveiller le jeune moine: lorsqu'il sortit de ce sommeil léthargique, il était seul dans les caveaux souterrains de l'abbaye, entouré de tombes et d'ossements.

Telles étaient les cérémonies qui accompagnaient la profession d'un moine dominicain; une fois affilié, il était bientôt initié aux jouissances égoïstes de la vie monastique, à moins qu'il n'eût pris au sérieux toute cette fantasmagorie.

Lorsque José s'éveilla, un soupir profond souleva sa poitrine, il jeta autour de lui un regard sinistre.

— La mort! murmura-t-il; oui! la mort est douce, elle réunit... Mais moi, je ne puis mourir encore... Oh! non, s'écria-t-il avec énergie, avant de mourir, il faut me venger!

Fernand! poursuivit-il d'une voix sourde, comme si, en s'éloignant de ce lieu funèbre, il eût parlé à un être invisible; Fernand! attends encore, à bientôt!

